

Clichés

Samuel Lapierre

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, S. (2018). Clichés. *Moebius*, (156), 25–29.

CLICHÉS

Samuel Lapierre

Tu émerges sur la terrasse. On te désigne une table. Tu acquiesces dans un demi-sourire, mais déjà ton regard fuit. Tu passes une main dans tes cheveux blonds coupés à la garçonne. Il n'y a pas si longtemps, ils étaient encore bruns et leur coupe, plus discrète. Certains hommes aux tables te remarquent. La peur que tu dégages, sans doute. La peur de voir un visage familier. Cette peur animale t'irrigue, transparait. Je prends quelques clichés.

Tu t'assois sur le banc. Malgré les talons hauts, tes pieds flottent. Tu saisis le menu comme s'il allait s'en aller. Tu le fixes sans le regarder. On vient te verser de l'eau, tu ne réagis pas. Même si je ne vois pas ton dos, je sens les gouttes perler, provoquer un frisson.

Le soleil éclot. Il te sort de cette transe. Tu lèves la tête au ciel, tu respirez, tu savoures. Je vois ta poitrine se soulever, les vagues d'une expiration lente. Un sourire nouveau t'habille comme cette nouvelle coupe de cheveux. Puis, l'homme se présente derrière toi. Ses lèvres disent ton nom.

Nouveaux clichés. Tu te lèves avec peine en t'étirant vers l'avant. Tes seins se collent contre la table sans que

tes pieds touchent le sol. Le banc recule par à-coups. Ta robe rouge et blanc remonte de quelques centimètres. On voit bien tes cuisses fines, presque la courbe du fessier. Finalement, tu es debout devant lui. Il a une tête et demie de plus que toi, te considère en plongée. Il se penche vers l'avant. La révérence dévoile l'intention. C'est si clair. Tu te sens reine l'espace d'un instant. Vous vous embrassez. Sur les joues. Des joues faites de bouches.

Il te complimente. La peau de ton visage imite le tissu rouge de ta robe. Il est grand, musclé, attentionné. Ses yeux gris ne t'analysent pas. Il te regarde. Tu sens ce regard si appuyé que tu t'obliges à exercer un contrôle sur ton langage non verbal. Tes mains, surtout, sont crispées.

Vous prenez les menus en chœur. Tu restes dedans alors qu'il lève les yeux. Plusieurs fois. C'est votre deuxième rencontre. Tu es toujours aussi gênée. Il fait une blague, vous éclatez de rire. Tu te détends. Tes pieds ne s'agrippent plus l'un l'autre sous la table. Ils pendent plutôt. Se laissent aller. Comme tout le reste. Pour un moment, à tout le moins.

Je te suis jusque chez toi. Encore. Tu ne me remarques pas. Les ormes sur le devant sont magnifiques. Tu sautes hors de ta voiture. Je te vois remettre un masque à gaz imaginaire. Tu l'ajustes au mieux malgré son état lamentable. Bientôt il ne suffira plus.

Un motel. Vous avez pris une chambre avec une fenêtre qui donne sur le champ, derrière. Je longe le fossé. Je m'accroupis entre les pousses de seigle adultes. Mon appareil fait office de jumelles. Vous êtes enlacés. Il te domine. Ses yeux gris invisibles. Tu t'y perds.

Les ombres me voilent l'obscène. Ton attitude cavalière. Plus tard, vous vous approchez de la fenêtre. Drapés du même blanc. Clichés. Il est dans ton cou, il t'embrasse. Il te murmure des mots si doux que tu ris. Tu t'étires vers l'avant, te débarrasses du drap encombrant. Le bonheur dévoilé. Ta peau luit dans le soleil couchant. Je laisse l'appareil et regarde avec mes yeux seuls. De loin, tu as la taille d'une enfant. Fragile. Vous reprenez la chambre en entier. Clichés inutiles. Le vent se lève, le seigle me fouette. Je reste sur le sol froid, vous, dans le lit brûlant.

De longues minutes, presque des heures. Tu repasses à la fenêtre. Les larmes viennent. Clichés. Pour ma collection de toi pleurant. Tu regardes l'heure. Alarmée. Tu t'habilles en vitesse. Tu remets ta vie sur tes épaules. Un instant tu t'arrêtes. Puis, ton cellulaire fait luire ton visage. Clichés. De toi avec un index devant la bouche, regardant vers l'obscurité. De toi les yeux rougis, de toi terrifiée. Tu te racles la gorge, passes une main sur ton front. Décroches. Mon employeur. Qui te demande ce que tu fais, où tu es. Ta réponse toute construite ne le convainc pas. J'entends le ton monter jusqu'ici. Une fanfare. Ton cœur suit la cadence de ses cris. Tu laisses le cellulaire sur le lit. La lumière inonde la pièce. Les yeux gris sortent de l'ombre et t'enlacent au mieux. Tu pleures. La noirceur frappe, le cellulaire s'est éteint. Le mien se met à vibrer dans ma poche. Ton mari, mon employeur. Je laisse les vibrations mourir. Je m'allonge sur la terre froide, les yeux au ciel. Clichés.

Tu sors de ta voiture. En arrière-plan, l'endroit où tu travailles. Les yeux gris t'attendaient. Tu respires difficilement. Par saccades. Les larmes montent, abîment ton

maquillage. Ses lèvres bougent. Tu fais non de la tête. Des oiseaux vous survolent. Deux hirondelles. Il s'assied sur le trottoir. Tu expliques. Il t'implore, bégaie. Tu résistes. Martyre. Il te dit : « Je t'aime. » Je l'entends de ma voiture, à cent mètres. Il pleure aussi, maintenant. Vous pleurez. Je suis prête, mais la photo ne vient pas. Une voiture s'engouffre dans le stationnement. Vous partez chacun de votre côté, avec, dans vos pas précipités, une carence, un empêchement, une abnégation vomie.

Tu entres chez toi, d'où je sors à l'instant. Ton parfum embaumait le vestibule. J'ai vu tes chaussures rouges, tes talons, tes mules. Ces manteaux pour enfant que tu portes. Cette vie étranglée qui est la tienne.

Ton mari me laisse encore une semaine.

Je longe le fossé. Je m'installe dans le seigle. Vous êtes déjà là. Dans ce plaisir, ce désir, cette élégance. C'est un ballet auquel je me donne droit une dernière fois. La nuit tombe toujours. J'utilise à peine mon appareil, je préfère la vue panoramique. Toutes ces fenêtres sont identiques, mais je repère facilement la vôtre. La seule qui soit embuée. Vous dansez. Une valse. Mon cœur au tempo de vos mouvements, comme si nous étions trois. Je l'entends se mêler au vent qui froisse les tiges autour de moi. Tu t'imbibes de lui. Parce que c'est toujours la dernière fois. Je reste assise, presque endormie dans l'herbe, contre la terre froide. Je pense à ces photos de ton mari que tu trouveras dans ta portière. Ton mari et ses multiples femmes nues. Je pense à celles que j'ai de toi et que tu ne trouveras pas, que je détruirai. À ta vie qui cessera de t'écraser au sol.

Je te regarde vous aimer encore. Encore. Encore. Je reste couchée ici, surveillante sentinelle. La lumière revient dans la chambre, puis s'éteint. Vous dormez un peu, en sécurité. Dans des bras qui soutiennent, maintiennent, promettent. Des bras qui me font rêver, bien que je ne dorme pas.